
Le Castor.

Numéro d'inventaire : 1979.23742.8

Auteur(s) : Robert Kretschmer
Rillner

Type de document : couverture de cahier

Éditeur : Lefèvre (Théodore) (Paris)

Imprimeur : Créte fils, Corbeil

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1876 (vers)

Inscriptions :

- nom d'illustrateur inscrit : Kretschmer (Robert)

Description : papier fin bleu, imprimé en N&B. Adhésif.

Mesures : hauteur : 220 mm ; largeur : 170 mm

Notes : Recto (gravure): des castors construisant un barrage. Verso: texte anonyme sur "Le castor". "Figures extraites de la "Vie des animaux" par Brehm". Couverture identique : 4.3.02/1979. 23742 (29)

Mots-clés : Protège-cahiers, couvertures de cahiers
Leçons de choses et de sciences (élémentaire)

Filière : Élémentaire

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 2

Mention d'illustration
ill.

LE CASTOR

Cet animal industrieux est remarquable par ses formes lourdes et ramassées, par son pelage bien fourni et d'un roux-brun, par la membrane qui unit les doigts de ses pieds de derrière, par sa grande queue ovale, aplatie horizontalement, couverte d'écaillés, qui lui sert à la fois de gouvernail pour naviger et de truelle pour amonceler. Son corps a environ un mètre de long sur trente centimètres de haut.

C'est surtout dans les vastes déserts de l'Amérique septentrionale que les castors peuvent encore, malgré la chasse qu'on leur fait, se réunir en grandes sociétés et établir leurs merveilleuses constructions.

Vers le mois de juin, ils arrivent au nombre de deux ou trois cents, et s'arrêtent au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates et qui se soutiennent à la même hauteur, comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue; mais dans les eaux courantes et qui sont sujettes à hauser ou à baisser, ils établissent une chaussée, et, par cette retenue, ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur. La chaussée traverse la rivière comme une échelle, et va d'un bord à l'autre; elle a souvent vingt-cinq à trente mètres de longueur sur trois à quatre mètres d'épaisseur à sa base. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction. Cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme; ils le scièrent, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire en travers sur la rivière; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun; plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre; plusieurs autres vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu, d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns grands comme la jambe, les autres comme la cuisse; ils les débâchent et les scièrent à une certaine hauteur pour en faire des pieux: ils amoncellent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction; ils en font une espèce de pilotis serré qu'ils renforcent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Les uns, avec les dents, élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverse; d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau pour y creuser avec les pieds de devant un trou dans lequel ils font entrer le point du pieu, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que ceux-ci plantent ainsi leurs pieux, ceux-ci vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue; ils la portent dans leur gueule, et, avec les pieds de devant, ils en transportent une si grande quantité qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis.

Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, et tous plantés les uns contre les autres: il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il est rempli et maçonné partout. Les pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau; tout l'ouvrage est, au contraire, en talus du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée, qui a quatre mètres de largeur à sa base, se réduit à moins d'un mètre d'épaisseur au sommet; elle a donc, non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts.

Leurs habitations sont des cabanes ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde. Il y en a de plus grands et de plus petits, depuis un ou deux jusqu'à trois mètres de diamètre; il s'en trouve aussi quelques-uns qui sont à deux ou trois étages; l'édifice est maçonné avec solidité, et enduit avec propriété en dehors et en dedans; il est impénétrable à l'eau des pluies, et résiste aux vents les plus impétueux; les parois en sont revêtues d'une espèce de stupe si bien gâchée et si promptement appliquée, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé; aussi leur queue leur sert-elle de truelle pour appliquer le mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. C'est l'eau et près de leurs habitations qu'ils établissent leur magasin; chaque cabane a le sien, proportionné au nombre de ses habitants, qui y ont tous un droit commun. On a vu des bourgades composées de vingt ou de vingt-cinq cabanes: les plus petites contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes dix-huit, vingt, et même, dit-on, jusqu'à trente castors. Quelque nombreux que soit cette société, le pain s'y maintient sans altération. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue et toutes les parties postérieures du corps dans l'eau, paraît avoir changé la nature de leur chair; celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité, le goût, la consistance de la chair des animaux de la terre et de l'air; celle des cuisses et de la queue a l'odeur, la saveur et toutes les qualités de celle du poisson. Cette queue, longue de trente centimètres, épaisse de trois, et large de quinze à vingt, est même une vraie portion de poisson attachée au corps d'un quadrupède; elle est entièrement recouverte d'écaillés et d'une peau toute semblable à celle des gros poissons.

C'est principalement en hiver que les chasseurs les cherchent, parce que leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison; et lorsque, après avoir ruiné leurs établissements, il arrive qu'ils en prennent un grand nombre, la société trop réduite ne se rétablit point; le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité se dispersent; ils deviennent fuyards; leur génie, flétri par la crainte, ne s'épanouit plus; ils s'étoiffent, eux et tous leurs taicuts, dans un terrier.

Figures extraites de la Vie des Animaux, par BERNER.

PARIS. — TARDON LESBROS, éditeur.

COGNAC. — Typ. et sér. de CHÉRY FRÈRES.



LE CASTOR